

# Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne [Carol Heitz]

Autor(en): **Wettstein, Janine**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **14 (1964)**

Heft 4

PDF erstellt am: **05.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

men erscheinen die Kirchenschriftsteller besonders eindrucksvoll, die an die Stelle der alten Klassiker Studium und Betrachtung der hl. Schriften setzen, der Predigt und Liturgie eine beherrschende Stellung geben und so in der 2. Hälfte des 4. Jhs. das goldene Zeitalter der Kirchenväter, im Osten wie im Westen, begründen, von Ambrosius bis zu Joh. Chrysostomus. Es ist die Zeit der innern Festigung der Kirche, ihrer Organisation, der Entwicklung ihres religiösen Brauchtums unter dem Einfluß von Liturgie und Sakramenten; die Zeit aber auch, da im Osten und Westen Lehrstreitigkeiten die Geister trennen und in den großen Konzilien ihre Gegner finden, die christologischen in den Versammlungen von Ephesus und Chalcedon, der Pelagianismus in Augustin von Hippo und seinen afrikanischen Bischöfen. Inzwischen aber rücken im Zuge der Völkerwanderung die germanischen Eroberer über die Reichsgrenzen und bringen die so folgenreiche Wendung zum mittelalterlichen Abendland, folgenreich auch für die Kirche, der sich nach anfänglichen Rückschlägen bald neue, weite Perspektiven öffnen, vom christlichen Italien zum christlichen Europa, vorab im Norden, wo sich England und Irland dem Glauben erschließen und von wo Kolumban und seine Mönche die Lehre Christi zu den Franken und den Alemannen tragen. Und damit ist auch schon der Ausblick auf das kommende abendländische Mittelalter gegeben.

Marrou führt die Erzählung in lebendigem Fluß durch die Jahrhunderte, nicht gehemmt durch störende Anmerkungen, die an den Schluß des Bandes verwiesen sind, auch nicht durch langatmige Auseinandersetzungen über Hypothesen, die mit großer Zurückhaltung behandelt sind. Ausführlich ist die Bibliographie, die in knappen kritischen Bemerkungen die einschlägige Literatur charakterisiert, und die unter der Feder des versierten Autors zu einem eigentlichen theologiegeschichtlichen Exkurs wird. Wertvoll ist auch die synchronistische Zeittafel, die alle wichtigern Ereignisse des politischen und kirchlichen Lebens nebeneinander stellt. Zu einer Reihe von Kartenzeichnungen kommen aber vor allem die 48 eindrucksvollen Bildtafeln, die aus dem ganzen Stoffgebiet sorgfältig ausgewählt und technisch vorzüglich wiedergegeben sind. Die Übersetzung von P. F. Portmann liest sich im ganzen fließend, wenn auch Härten und mangelnde Sorgfalt nicht immer vermieden sind. Das Ganze ist ein erfreuliches Werk von internationaler Bedeutung, das unserm Schweizerverlag Ehre macht und in jeder Hinsicht empfohlen werden kann.

*Engelberg*

*Gall Heer*

CAROL HEITZ, *Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*. Introduction de Pierre Francastel. Paris, S.E.V.P.E.N., 1963, in-8°, 295 p., pl., cartes, plans, facs. (Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des hautes Etudes, VI<sup>e</sup> section).

Les disciplines historiques se renouvellent de génération en génération. Plus que toute autre peut-être, l'histoire de l'art médiéval a subi, depuis

quelques décennies, une évolution rapide. Des découvertes récentes démentent ou confirment nos hypothèses, transforment nos conclusions, d'où la remise en question des principaux problèmes. Une autre cause de développement est, sans aucun doute, le recours fréquent à des sciences annexes. Des enquêtes dans plusieurs domaines à la fois ont conduit à une plus vaste utilisation de données parallèles et ont permis à quelques pionniers, tel un Emile Mâle par exemple, de très féconds rapprochements. Suivant cette fructueuse méthode, M. Carol Heitz a confronté utilement monuments et textes et il nous rend compte des résultats auxquels il est parvenu tout au long d'un ouvrage de 286 pages, abondamment illustré de plans et de photographies. Cet ouvrage, paru à Paris en 1963, dans la collection de la Bibliothèque générale de l'Ecole pratique des hautes Etudes, porte un titre général: *Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*. Mais en réalité M. Heitz a limité son enquête à un groupe très particulier d'édifices, élevés tant en France que dans les Pays germaniques, du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle.

Si certains éléments constitutifs des sanctuaires chrétiens, tels le chœur et la nef, appartiennent bien à toutes les époques, la façade occidentale, située à l'opposé du chœur, revêt au cours des âges et selon les pays, des aspects fort divers: façades toutes simples des premières basiliques romaines, façades animées par des jeux d'ombre et de lumière des plus modestes églises romanes, façades dynamiques et verticales des somptueuses cathédrales gothiques. Les édifices carolingiens et post-carolingiens isolés par M. Heitz se distinguent des autres édifices par une sorte d'église placée à l'ouest, construction que les savants allemands nomment «Westwerk» (c'est-à-dire «massif occidental»), et les historiens français «église-porche» ou «antéglise». Le terme d'église-porche rappelle à juste titre les deux parties et les deux fonctions d'un tel édifice: le sanctuaire et le passage de plain-pied avec le sol de la nef.

L'église-porche carolingienne est en effet composée d'une sorte de crypte au rez-de-chaussée, salle basse et sombre de plan carré, servant de voie d'accès à la nef lumineuse de l'église principale, et d'une salle haute avec bas-côtés et tribunes servant de lieu de culte. Deux tourelles d'escalier disposées aux angles de la façade permettent de monter à l'étage supérieur. Un porche d'entrée précède l'édifice. Une grande tour-lanterne domine l'ensemble et lui confère un aspect très caractéristique, d'où le nom de «turris» souvent donné à ces églises-porches par les chroniqueurs du moyen âge: l'église du Sauveur à Saint-Riquier est appelée «ecclesia sancti Salvatoris sive turris», celle de Werden «Sancta Maria sive turris».

Le plus important monastère bénédictin de tout l'Empire, la célèbre abbaye de Centula nommée plus tard Saint-Riquier, fut fondé au VIII<sup>e</sup> siècle dans l'ancienne Neustrie, à 36 km au nord d'Amiens. Là Angilbert, gendre de Charlemagne, fit élever de 790 à 799 une magnifique église abbatiale, cette «fulgentissima ecclesia omnibusque illius temporis ecclesia

praestantissima», dont les chroniqueurs nous vantèrent la beauté, mais qui, hélas!, ne nous est plus connue aujourd'hui que par des textes et la gravure exécutée en 1612 par Paul Petau, d'après une enluminure du XI<sup>e</sup> siècle contenue dans le *Chronicon Centulense*. C'est cette même image de Saint-Riquier qui sera reprise par Mabillon en 1677, peu de temps avant que le *Chronicon* ne soit détruit dans l'incendie de 1719. Les dessins de Petau et de Mabillon, les textes et les restes de constructions analogues, telle l'église-porche de Corvey-sur-la-Weser, permirent à Wilhelm Effmann en 1912 déjà, puis à beaucoup d'autres, la reconstitution de Saint-Riquier et l'établissement d'une série d'édifices du même type.

Au X<sup>e</sup> siècle, l'ordonnance carolingienne est simplifiée: l'antéglise n'a plus de crypte et se compose d'une unique salle entourée de bas-côtés et de tribunes, surmontée d'une tour et de deux tourelles comme précédemment. Les plus beaux exemples conservés aujourd'hui se trouvent à Werden-sur-la-Ruhr, en Rhénanie, et à Saint-Pantaléon de Cologne, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture ottonienne.

Au XI<sup>e</sup> siècle, le massif occidental n'est plus un édifice autonome et dès lors le terme d'église-porche devient impropre, puisqu'il ne s'agit plus que d'une contre-abside occidentale, comme c'est le cas à Saint-Michel d'Hildesheim ou dans l'ancienne abbatale d'Essen. Les nombreuses dérivations romanes ne sont que signalées par M. Heitz. Toutefois, la brève présentation des clochers-porches ou avant-nefs de Saint-Benoît-sur-Loire, d'Ebreuil, de Moissac, de Tournus ou de Marmoutier en France, de Freckenhorst en Westphalie, de Romainmôtier en Suisse, pour ne citer que quelques exemples, permet de poser certains problèmes de filiations du plus haut intérêt. L'église-porche n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, une apparition subite et éphémère. Elle s'intègre dans un long mouvement dont l'époque carolingienne connaît le plein épanouissement. L'ordonnance majestueuse des massifs occidentaux carolingiens et ottoniens a préparé les admirables façades de l'époque romane.

Depuis une cinquantaine d'années, l'église-porche carolingienne a retenu l'attention de nombreux historiens, ainsi qu'en témoigne l'abondante bibliographie soigneusement établie par M. Heitz. Soyons donc reconnaissants envers notre auteur d'avoir consacré la première partie de son étude à la recherche historique et à la description archéologique des principaux monuments et d'avoir ainsi ordonné tant de renseignements précieux. Dans la seconde partie de l'ouvrage est posé le problème si difficile des origines et de la destination de tels monuments. Pourquoi en effet cette église supérieure, curieusement située à l'ouest, au-dessus d'un passage conduisant vers la nef principale? C'est pour tenter de répondre à cette question que M. Heitz a rassemblé patiemment toutes les données liturgiques susceptibles d'expliquer la naissance d'un plan aussi inhabituel. La tâche n'était guère aisée et cette seconde partie nous plonge souvent dans la perplexité, faute d'exemples conservés en assez grand nombre ou de preuves vraiment irréfutables.

L'importance du culte du Sauveur sous le règne de Charlemagne et de son successeur Louis le Pieux a été relevée plusieurs fois déjà et le plan bicéphale des édifices carolingiens correspond bien, semble-t-il, à la nécessité d'un double culte dans les églises placées sous un double vocable. L'église occidentale surélevée laisse un passage au-dessous d'elle et permet de conserver à l'ouest une entrée monumentale, tout en ayant un lieu de culte à chacune des extrémités du sanctuaire: le chœur oriental traditionnel et le chœur occidental consacré au Sauveur. Mais M. Heitz repousse la thèse des savants allemands selon laquelle la liturgie du Sauveur étroitement liée à la monarchie carolingienne aurait engendré l'église-porche, sorte d'église impériale ou de loge impériale. Les conclusions de son enquête tout à la fois archéologique et liturgique sont les suivantes: Jérusalem, le Saint-Sépulchre, l'Apocalypse et la liturgie de la Résurrection paraissent être à l'origine de l'église-porche carolingienne. Celle-ci est un édifice autonome servant de cadre au culte du Sauveur à l'occasion de certaines grandes fêtes. Un tel plan ne constitue pas un commencement, mais un aboutissement. Il ne subsistera sans corruption que pendant une période fort restreinte: la période carolingienne. La disparition du culte du Sauveur conduit à l'atrophie de l'église-porche dès le X<sup>e</sup> siècle et bientôt à sa désagrégation. Les relations entre forme et fonction s'étant relâchées, puis perdues, le massif occidental connaîtra alors un développement nouveau, indépendant et souvent inattendu, qu'une étude obligatoirement limitée dans le temps ne pouvait qu'esquisser.

Genève

Janine Wettstein

FRANCESCO GABRIELI, *Geschichte der Araber*. Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart 1963. 209 S. (Urban-Bücher, Bd. 73.)

Die Darstellung hält sich strikte an den im Titel gesetzten Rahmen: das Arabertum, nicht der Islam ist der Gegenstand. Im Vordergrund steht die politische und die soziale Entwicklung, wogegen die kulturellen und selbst die religiösen Gesichtspunkte, wenn auch nicht über Gebühr, zurückzutreten haben. Für die große Zeit des Arabertums, von der vorislamischen Zeit bis ins 13. Jahrhundert hinein, ist das Buch eine ganz vorzügliche Einführung, so umfassend wie möglich, im gesamten nur auf das einigermaßen Gesicherte abstellend, ausgewogen im Urteil. Es ließe sich höchstens bemängeln, daß arabische Begriffe nicht immer mit der letzten Sorgfalt eingeführt und auch im Register nicht verzeichnet sind.

Die Übersetzung des 1957 zuerst italienisch erschienenen Buches vermag den Ansprüchen zu genügen, wenn auch unter den Ortsnamen Italianismen, so Bassora statt Basra, stehengeblieben sind und sich vereinzelt Sinnfehler eingeschlichen haben, so S. 109 Mitte, wo die chronologische Ordnung auf den Kopf gestellt wird. Die Transskription arabischer Namen und Termini